

Article

« Poursuite d'un dialogue »

Fernand Dumont

Études françaises, vol. 31, n° 2, 1995, p. 105-111.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035983ar>

DOI: 10.7202/035983ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Poursuite d'un dialogue

FERNAND DUMONT

Peu avant de nous quitter, André Vachon publiait, dans la revue *Liberté*, deux articles pénétrants en marge de mon livre sur la *Genèse de la société québécoise*¹. Cet accueil m'a réjoui. Surtout, ces textes m'ont été suggestifs autant par la démarche qu'ils dessinent que par les interrogations qu'ils soulèvent. Invité à collaborer à ce numéro d'*Études françaises*, j'ai pensé reprendre avec André un dialogue qui n'a pu se poursuivre autrement. Ce seront des annotations marginales, des prolongements peut-être abusifs de sa réflexion, des divergences même : les éléments, je crois, d'un hommage amical.

Ce n'est pas un hasard si le premier de ces articles commence par un éloge de la lecture. Le thème est constant dans les écrits d'André, et toujours avec une connotation particulière. Il ne désigne évidemment pas le simple parcours d'un texte, mais le préalable des *méthodes* — méthodes que ce libre esprit mettait au second plan². Alors qu'*étudier* laisse à l'intelligence son initiative ou du moins l'illusion de maîtriser sa démarche, *lire*, c'est se compromettre tout entier. C'est donc, d'une certaine manière, recréer l'ouvrage sur un autre plan ; n'est-ce pas aussi se situer dans une collectivité nouvelle ? Loin d'être pourvue seulement d'une existence objective, l'œuvre n'existe vraiment que par la confrontation avec un peuple de lecteurs : lecteurs-écrivains, lecteurs-critiques, lecteurs tout

1. « Une société à l'état naissant », *Liberté*, février 1994 ; « Qui serons-nous ? (En toute liberté) », *Liberté*, avril 1994.

2. « Même quand il se masque derrière des justifications théoriques, notre discours critique n'a rien d'autre à déclarer que les raisons d'un amour » (« Une tradition à inventer », Conférence J.-A. de Sève, p. 288).

court. Une littérature, disait André Vachon dans un texte qui remonte à presque trente ans, « se présente d'abord comme un ensemble, auquel une certaine tradition de lecture et de critique a imposé une structure³ ». Pareille conception n'exclut pas les jugements de valeurs, le tri des ouvrages ; au contraire, les évaluations se formulent sur un arrière-plan de lectures plurielles où les déplacements des vues, les polémiques mêmes dépouillent les appréciations de tel ou tel critique de leur exclusivité pour en faire l'enjeu d'un débat ouvert qui garantit l'existence de l'œuvre au-delà de sa naissance.

Une histoire de la littérature peut se révéler trompeuse en nous présentant les œuvres comme prisonnières de leurs situations dans le devenir, défilant selon les dates et les périodes ; alors qu'une littérature est un monde auquel on pourrait appliquer par analogie, ce que dit Ricœur à propos de la *philosophia perennis* : « un philosophe en commun où tous les philosophes sont en débat avec tous par le truchement d'une conscience témoin, celle qui cherche à neuf, *hic et nunc*⁴ ». « Chercher à neuf », en l'occurrence, c'est aussi bien lire qu'écrire à nouveau. Nous sommes loin d'une sociologie banale qui utiliserait les œuvres comme un miroir. Il me semble qu'une littérature est une société parallèle à l'autre où voisinent, dans un immense jeu de rencontres, des auteurs éminents et des écrivains mineurs, des critiques qui font autorité et de modestes recenseurs, de savants humanistes, et ces lecteurs occasionnels qui viennent d'emprunter quelques livres à la bibliothèque municipale. Il n'est donc pas exact de dire qu'une littérature est l'interprétation d'une société correspondante puisqu'elle est elle-même un monde. L'interprétation provient plutôt de la confrontation de ces deux mondes : confrontation qui est justement l'objectif d'une recherche que les écrits d'André me paraissent avoir esquissée.

Me suis-je laissé emporter au-delà de sa propre intention ? En tout cas, il l'aurait permis par sa conception même de la lecture... Je poursuis donc : dans cette confrontation entre la *société littéraire* et l'autre société, qu'est-ce qui se trouve en cause fondamentalement et qui devrait centrer l'interprétation comme en une espèce de foyer ? Non pas la peinture d'une collectivité puisque la littérature ne reflète rien ; plutôt la recherche d'une conscience de soi, travail qui s'effectue aussi bien dans les ouvrages littéraires que dans les représentations collectives.

3. « Le domaine littéraire québécois en perspective cavalière », dans Pierre de Grandpré, dir., *Histoire de la littérature française du Québec*, Beauchemin, 1967, édition révisée, 1971, I, p. 28.

4. Paul Ricœur, *Histoire et Vérité*, Seuil, 1955, p. 67.

Car c'est bien à l'évaluation d'une culture en tant que quête d'une *identité* qu'André Vachon veut en venir. Le report à l'origine auquel conviait mon livre et qu'il avait lui-même pratiqué dans ses propres recherches l'amène à se demander : « Qui sommes-nous ? » Il ne s'arrête pas aux discussions constitutionnelles ni même à la politique au sens le plus large du terme ; il ne s'attarde pas davantage à la Révolution tranquille des années 1960 qui, même si elle a bouleversé bien des choses, n'a pas résolu le problème de fond. Quel est ce problème ? Je me risque, sans trahir la pensée de l'auteur je crois, à l'énoncer en une formule : celui d'une société, distincte si l'on veut, mais absente à elle-même. André multiplie les qualificatifs : nous sommes les « enfants de personne », des « enfants du hasard », la « conséquence d'une rupture », des « bâtards ». Il repère des indices non seulement au cours de la genèse de cette société mais aussi bien dans les œuvres contemporaines : dans un spectacle de danse vu à la télévision, dans une chanson de Richard Desjardins, dans les romans de Michel Tremblay, dans les œuvres de Borduas et de Claude Gauvreau où se trahiraient « le degré zéro de la couleur » et « le degré zéro de la communication écrite ». Ce qui caractériserait notre culture, ce serait la répétition de l'origine, le tourment adolescent. Notre identité se confondrait avec la conscience d'une défection : « rien n'est émouvant pour nous comme ce qui mime l'effondrement, la défaite, la naissance ratée, et rien, chez nous, ne passe pour artistique et beau comme la régression ».

Nous demandant ainsi ce que nous sommes, une deuxième question s'ensuit inévitablement : « Où allons-nous ? » La réponse, l'auteur ne la cherche pas du côté de la souveraineté ou de quelque autre variante d'un statut politique, mais du côté de la littérature encore : cette fois, pour discerner les préfigurations d'un dépassement qu'il veut illustrer par deux romans, de Jacques Godbout et d'André Brochu. Dans l'un et l'autre cas, et de façon bien différente, il croit pressentir la sortie hors d'une culture moribonde : d'une part, l'effritement, la dissolution, la folklorisation de cette culture par l'humour et la caricature ; d'autre part, l'émergence de l'individu dans une volonté radicale de rupture. Ainsi, selon André, des romans « inaugurent une époque nouvelle. Ils sont le premier mot d'une autre histoire, et comme la pierre d'angle, la pierre vive d'une société à inventer ». Il va jusqu'à écrire : « Le dernier mot de l'écrivain d'ici aujourd'hui, c'est pour dire qu'il a repris son souffle tout seul — et le suive qui voudra ! »

Est-ce convaincant ?

Étant donné sa conception de la littérature comme « tradition de lecture », ne s'aventure-t-il pas beaucoup en croyant que quelques œuvres d'aujourd'hui pourraient amorcer une « culture à l'état naissant » ? N'est-ce pas avouer, au contraire, un constat d'échec pour la littérature telle qu'il la conçoit autant que pour la collectivité qui lui est corrélative ? Condamné à la recherche désespérée d'une identité solitaire, bien loin de préfigurer une naissance, l'écrivain ne signerait-il pas la fin de la *lecture*?... Seul son salut à lui s'en trouverait assuré, le passé collectif étant abandonné à lui-même, oublié, renié, plutôt qu'assumé ? La littérature peut-elle frayer la voie à une identité inédite sans que la société dont elle est la contrepartie ne franchisse aussi un bond décisif qui la rende présente à elle-même ? Telles sont les questions devant lesquelles, me semble-t-il, nous laisse André Vachon dans ses derniers articles. Il n'y répondra pas ; en nous les abandonnant, c'est un programme de réflexion qui se profile devant nous.

Il est vrai que, dans notre littérature, rôde la recherche de nous-mêmes. Ce constat n'est pas son échec mais plutôt sa valeur d'alerte. Tradition de lecture, une littérature est aussi une mémoire. Non pas une mémoire qu'il suffirait de répéter sans cesse avec d'infinies variantes, mais qu'on devrait interroger en y débusquant des censures, des mécanismes de défense, surtout ce secret mépris de nous-mêmes qui est notre persistante inclination. Afin d'en arriver à l'acceptation de notre condition périlleuse, à ce que naissent des *œuvres* et, en parallèle, des *actions* collectives. Il me semble que, toujours selon la conception de la lecture défendue par André, c'est à une nouvelle interprétation de la mémoire historique qu'il faudrait nous livrer. Car ce n'est pas rien que d'avoir cultivé pendant si longtemps le souvenir d'une impuissance ; cela mérite examen avant de céder à une fuite en avant qui serait, sous prétexte d'échapper à une incapacité séculaire, une autre façon de manquer à soi-même.

Le retour sur le passé auquel je me suis attaché dans mon livre m'a conduit à une dualité. D'abord à une origine *réelle*, si je puis m'exprimer ainsi : avortement de l'implantation d'utopies européennes en Nouvelle-France, abandon par la France mère que fut la Conquête, construction pénible et ambiguë d'une représentation de la nation. C'est tout cela que j'ai dénommé la *fondation*, plutôt que de me limiter aux premières années de la colonisation. Paradoxe ? Non pas, car de cette origine effective, je voulais conduire à une seconde naissance : celle de la littérature, celle de la *mémoire* avec les premières œuvres importantes et les reconstructions effectuées par les historiens. Or, cette littérature qui a exalté le passé au point d'en faire un mythe a coïncidé avec la consoli-

dation, au sein de la société, des conditions et des idéologies de la survivance.

Il reste à poursuivre la phénoménologie de cette conscience malheureuse qu'aura été la survivance. Si l'on parle d'*absence* à soi-même, on ne l'entendra pas au sens d'une *distance*; au contraire, dès les lendemains de la Conquête, les vaincus ont dû s'astreindre à une constante affirmation de leur condition sous la menace de l'assimilation. La résistance qui s'exprimait dans les premières écritures nécessitait le détour par l'image de soi que renvoyait la présence de l'autre. On se livrait à une justification élémentaire de son existence propre à convaincre le conquérant : il faut conserver ses institutions juridiques parce que, si le maître les modifiait, on aboutirait au chaos; il faut préserver la langue française, car le peuple doit pouvoir comprendre les lois. Tout cela, en attendant que le temps rende possible ce qui était temporairement interdit.

Par la suite, les traits susceptibles de satisfaire le regard de l'autre vont se multiplier, se nuancer; lorsque la littérature et l'historiographie connaîtront leur essor, au milieu du XIX^e siècle, la survivance prendra une allure beaucoup plus noble, jusqu'à masquer ses premiers sédiments et à faire une vocation de ce qui était en fait une dépossession. Dans son admirable *Histoire du Canada*, désespérant de la politique, écartant la possibilité des grandes initiatives historiques, Garneau conclura par un éloge des coutumes, c'est-à-dire par une mise en marge de l'histoire. Malgré leurs divergences, les historiens importants qui suivront, Groulx et Chapais notamment, iront plus loin : ils confondront finalement le travail historique avec la reconstitution de la tradition. Chez Groulx, le recours à l'histoire a deux objectifs : retrouver quelques caractères fondamentaux qu'il faut conserver à tout prix; retracer, dans le passé, les lignes de fidélité ou de manquement à cette vocation. De son côté, Chapais se limite à la politique et, en dehors de ses biographies, se consacre à une histoire du régime anglais jusqu'à la Confédération; celle-ci lui apparaît comme l'achèvement d'un long mouvement historique, après quoi la durée ne s'identifiera plus qu'à la perpétuation d'une ligne de conduite désormais acquise.

Le renouveau de notre littérature après la Seconde Guerre mondiale prend un sens qui reste aussi à mieux éclairer, à mon avis. À ce tournant, écrivait André dans un texte ancien que j'ai déjà cité, «le mécanisme profond de la création autochtone et de la lecture est enclenché⁵». En effet, des

5. «Le domaine littéraire québécois», *op. cit.*, p. 30.

œuvres majeures paraissent. En même temps, les historiens rompent avec l'histoire-tradition. Leurs travaux ne diffèrent pas seulement de ceux de leurs prédécesseurs par la multiplication des notes en bas de page ou l'ambition dite scientifique, mais aussi par la remise en question de l'optimisme que véhiculait la tradition. Du coup, l'œuvre littéraire et le savoir historique deviennent tragiques : mis à part quelques rares livres de précurseurs, le dévoilement de l'absence remonte à cet après-guerre, de même que la quête d'une autre mémoire historique. Depuis lors, avons-nous franchi une nouvelle étape ? Je n'en suis pas certain. Les articles d'André Vachon me paraissent inviter à reprendre l'inlassable labeur de la lecture, de la construction d'une *tradition*.

Tradition ? Ce mot, cette notion revient souvent dans ses articles publiés dans *Études françaises* et ailleurs depuis les années 1960, et que l'on devrait réunir en volume. On y verrait la continuité d'un projet audacieux que malheureusement l'auteur n'aura pas mené à son terme. Une littérature comme la nôtre a besoin d'être inventoriée, certes, mais avec la conviction que l'inventaire est alors un acte d'*invention*. Il est arrivé à André de parler d'« une tradition à inventer⁶ » et même de la nécessité, en conséquence, de « réinventer la notion de littérature⁷ ». Cette injonction ne déborde-t-elle pas la littérature elle-même ? Ses articles sur les premiers tâtonnements de l'écriture au Québec le laissent entrevoir : la tâche de constituer une tradition de *lecture* dérive vers celle de « constituer ce dont le Québec d'aujourd'hui manque le plus : une tradition de *culture*⁸ ».

Ne sommes-nous pas déportés plus loin encore ? S'il est vrai que littérature et société forment l'envers et l'endroit d'une même réalité, est-ce seulement à un travail de mémoire que nous sommes contraints ? Dans son retour aux origines, André souligne au passage ce qu'il appelle une fixation qui, dit-il, est sans doute aussi ancienne que le débarquement d'une poignée de Français dans un coin perdu du Nouveau Monde : « la fixation sur la politique ». Il ne s'attarde guère. J'imiterai son exemple, non sans me demander cependant si le travail d'*invention* d'une littérature et d'une culture au sens où il l'entend peut être dissocié d'une autre invention, politique celle-là, et qui, en parenté avec la mutation de la mémoire, serait une mutation de l'histoire elle-même. Peut-on

6. Déjà dans « Le conflit des méthodes », *Études françaises*, II, 1, 1966, p. 191-216.

7. Conférences J.-A. de Sève, *op. cit.* p. 288.

8. « Avant *Les Anciens Canadiens* », *Études françaises*, IV, 3, 1968, p. 250.

guérir de la conscience malheureuse autrement que par cette convergence? Mais je ne veux pas m'égarer dans les discussions constitutionnelles, craignant que le lecteur me soupçonne de confondre une stratégie politique avec une action historique qui n'aurait de grandeur qu'en se haussant au niveau du poème. Car, alors seulement, l'avenir ressemblerait à ce dont parlait Hölderlin à propos d'une autre tragédie : « un retournement natal », celui qu'espérait André Vachon et qui tarde à se produire.